



## **Résidence d'écriture**

### **Maison de la Poésie de Rennes**

Les résidences d'écriture à la Maison de la Poésie de Rennes sont ouvertes à tout auteur ou autrice de poésie contemporaine ayant publié au moins un ouvrage à compte d'éditeur<sup>1</sup>.

Deux résidences sont proposées chaque année, au printemps (avril-mai) et à l'automne (octobre-novembre). Elles s'étendent chacune sur une période de huit semaines. Elles offrent la possibilité d'avancer un travail littéraire (poésie, prose poétique) à Rennes.

Chaque résidence est organisée selon un calendrier similaire : 70% du temps total pour le travail d'écriture, et 30% pour des projets avec les publics (soit 12 rencontres au total maximum).

Le manuscrit, avancé ou terminé lors de la résidence, fera l'objet d'une publication dans l'idéal dans la première ou deuxième année suivant la fin de la résidence, avec un éditeur choisi par le ou la résident.e. Pour soutenir cette publication, une aide à l'édition de 800€ est délivrée par la Maison de la Poésie de Rennes, sous la forme d'un préachat de 20 ouvrages.

Les rencontres avec les publics sont construites en concertation avec le ou la résident.e. Elles prennent la forme d'ateliers d'écriture suivis, de rencontres, ou de toute autre forme originale imaginée par le ou la résident.e. Les ateliers font

---

<sup>1</sup> A ne pas confondre avec une publication à compte d'auteur. Pour plus de renseignements, nous vous renvoyons vers cet article de l'agence Ciclic : <https://livre.ciclic.fr/outils-ressources/information-documentation/etudes-guides-fiches-pratiques/auteur/contrat-compte-d-auteur>

partie des actions de médiation obligatoires. L'équipe salariée se tient à disposition pour aider à la mise en œuvre de ces idées.

En fin de résidence, une carte blanche est laissée au ou à la résident.e pour inviter l'artiste de son choix lors d'une rencontre tout public.

Une convention de résidence récapitulant les interventions et les modalités est signée en amont par les deux partis.

---

### **Rémunération et prises en charge**

Le ou la résident.e reçoit la somme de 4000€ brut en droits d'auteur, comme bourse de résidence, avec le soutien de la Région Bretagne et de la DRAC Bretagne, de la part de l'association Maison de la Poésie de Rennes, pour l'ensemble de sa participation au programme de résidence. La première moitié de cette somme est versée à l'arrivée, la seconde à la sortie.

Sont pris en charge par la Maison de la Poésie de Rennes : 1 aller-retour en train ou en voiture du domicile au lieu de résidence, le lavage du linge de maison, les repas les soirs d'événements, et 100€ de livres utiles à ses recherches, qui peuvent être emportés à la fin de la résidence.

---

### **Le lieu**

Les résidences se déroulent à la villa Beauséjour, située au 47 rue Armand Rébillon, à Rennes, qui héberge l'association Maison de la Poésie de Rennes. Le ou la résident.e dispose d'un appartement de 40m<sup>2</sup>, au premier étage de la villa, avec une kitchenette, une salle de bain, une chambre et un salon. Une connexion internet câblée et Wi-Fi est mise à disposition, ainsi qu'un lave-linge. La

bibliothèque de la villa, qui dispose d'environ 3000 références, lui est également ouverte jour et nuit.

La villa est entourée d'un large jardin d'environ 400m<sup>2</sup> et bordée par le canal Saint-Martin. Elle est située à 15 minutes du centre-ville à pied, et 5 minutes en vélo ou en métro.

---

### *Critères de sélection & envoi des dossiers*

Une vingtaine de dossiers nous parviennent chaque saison, pour deux sélectionné.es. Nous vous invitons donc à préparer votre dossier avec attention.

Nos critères de sélection se portent sur la qualité et l'originalité du projet d'écriture, ainsi que sur les autres opportunités de bourses ou de résidences dans la même période (une année plus tôt et une année plus tard).

Pour les deux résidences de la saison 2024-2025, les dossiers de candidature sont à adresser au plus tard pour le 31 août 2023.

Par email, à [contact@maisondelapoesie-rennes.org](mailto:contact@maisondelapoesie-rennes.org). Pour faciliter la consultation des dossiers, nous vous remercions de bien vouloir nous envoyer un seul fichier ZIP qui contient toutes les pièces demandées, ou de rassembler toutes les pièces dans un même fichier PDF.

Par courrier postal, à *Maison de la Poésie de Rennes, 47 rue Armand Rébillon, 35000 Rennes*

Les candidatures reçues sont examinées par la commission Programmation de la Maison de la Poésie de Rennes, puis validées par le Conseil d'Administration. La réponse, positive ou négative, est ensuite adressée par email.

Fin septembre, contact est pris enfin avec le ou la résident.e choisi.e afin d'envisager plus précisément les modalités liées à sa venue.

Le questionnaire qui suit devra être renseigné le plus précisément possible.  
Tout dossier incomplet ne pourra être pris en compte.

## Dossier de candidature

### Fiche de renseignements

Nom : Khemila

Prénom : Sara

Date de naissance : 07/12/1998

Nationalité : Franco-tunisienne

Adresse postale : 17, rue Claude Bernard 75005 Paris

Adresse email : saramychkine@gmail.com

Téléphone : +33 7 67 78 16 26

Email : saramychkine@gmail.com

Site internet : saramychkine.fr

La création est-elle votre principale source de revenus ?

Oui ☒ Non ☐

Profession habituelle : Poète-sse, écrivaine, performeuse et chercheuse indépendante en histoire de l'art

Lieu de travail : Domicile

N° de Sécurité Sociale : 2 98 12 75 110 736 93

Êtes-vous affilié à l'Agessa ? Si oui, votre n° d'affiliation : /

A la Maison des Artistes ? Si oui, votre n° d'affiliation : /

Êtes-vous dispensé de précompte Agessa ou MDA ? *Si oui, merci de joindre la copie de votre dispense de précompte aux pièces du dossier.* Oui.

Lors de la résidence, envisagez-vous de venir avec votre véhicule personnel ?

Oui ☐ Non ☒

Période de présence préférée :

Octobre à décembre 2024 ☒ Avril à juin 2025 ☐

1. Avec quel public scolaire (de l'école primaire au post-bac) aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ? Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

Je souhaite travailler avec des enfants d'école primaire autour d'ateliers d'écriture poétiques, axées tant sur l'écriture que sur l'oralité et le geste. Ces ateliers agiraient comme des portes ouvertes à l'exploration de la notion de métamorphose comme rapport à soi-même, à l'autre et au monde, une notion immensément présente dans le jeu et qui sera mise en avant, ici, afin de permettre à chaque enfant de sentir et d'occuper sa place comme individu et comme partie en relation avec un tout. Comme médiatrice culturelle, j'ai élaboré des visites et des ateliers destinés aux enfants d'école primaire afin de leur permettre de se saisir des narrations présentes dans les oeuvres d'art exposées.

2. Avec quel public adulte aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ?  
Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

Je souhaite travailler avec des personnes âgées autour d'ateliers d'écriture poétiques, axées tant sur l'écriture que sur l'oralité et le geste, dans une résonance directe avec les ateliers proposés aux enfants. Ces ateliers agiraient également comme des portes ouvertes à l'exploration de la notion de métamorphose, ici comme possibilité d'appréhender la multiplicité des récits qui constituent une vie et la totalité mouvante de ce que nous sommes. L'objectif étant ainsi, à travers les actions menées lors de ma résidence, de tisser une fresque poétique intergénérationnelle. Comme médiatrice culturelle, j'ai également élaboré et conduit des visites d'exposition destinées aux personnes âgées.

3. Quel.le artiste souhaitez-vous inviter lors de votre carte blanche ? Quel type de format (lecture, rencontre, autre) imaginez-vous pour cette soirée ?

Je souhaite inviter l'écrivaine, performeuse et comédienne Grace Seri dont le travail explorant les notions de la race, du genre, de la santé mentale, de l'aliénation et de la métamorphose saura engager un dialogue fort avec le mien. J'imagine la soirée comme un tissage d'une de mes performances, élaborée autour du travail poétique réalisé en résidence, et d'une performance de Grace Seri avant d'achever sur un temps d'échanges et de rencontres avec le public durant lesquels nous pourrions expliquer nos démarches artistiques respectives et les manières dont celles-ci dialoguent ainsi qu'accueillir les apports et regards des personnes présentes et échanger avec elles.

Accepterez-vous, lors des rencontres liées à la résidence, que soient pris enregistrements audio, vidéo ou photos ?

Oui ☒ Non ☐

Bénéficiez-vous d'une autre bourse d'écriture ou d'une autre résidence dans l'année à venir, ou avez-vous bénéficié d'une bourse ou résidence dans l'année passée ?

Oui ☒ Non ☐

Si oui, quelles sont ou ont été les conditions d'accueil, le lieu d'accueil et la période ?

J'ai été accueillie dans la résidence d'écriture de La Laune tenue par l'association Les avocats du diable pour un mois, du 15 juillet au 15 août 2023, dans un appartement situé au-dessus des éditions du Diable Vauvert. Cette résidence n'accordait pas de bourse.

Je vais également être accueillie en résidence d'écriture à la Maison Artagon pour une durée de trois semaines, du 6 au 26 novembre 2023. Cette résidence n'accorde, elle non plus, pas de bourse.

### **Pièces obligatoires à joindre**

*Pour faciliter la lecture, merci de rédiger vos documents en police Times New Roman, taille 12 et interligne 1,5.*

- ☒ Une note de présentation du projet d'écriture (2 pages maximum)
- ☒ Une bibliographie (1 page maximum)
- ☒ Un exemplaire papier et PDF de votre dernière publication

## ARTISTES - AUTEURS

URSSAF LIMOUSIN

Pôle artistes-auteurs

TSA 70009

93517 MONTREUIL CEDEX

A Limoges, le 23 Décembre 2022

## POUR NOUS CONTACTER

[www.artistes-auteurs.urssaf.fr](http://www.artistes-auteurs.urssaf.fr)

TEL : 0806 804 208 (prix d'un appel local)

## VOS RÉFÉRENCES

N° Compte	748 7204047000
N° SIRET	849800453 00029
N° Sécurité sociale	2981275110736 93

MME KHEMILA SARA  
17 RUE CLAUDE BERNARD  
75005 PARIS 05

Page 1/1

Objet : Certificat d'immatriculation



Articles. L. 382-1 à L. 382-7  
et R. 382-1 à R. 382-29 du code de la  
Sécurité sociale

Madame,

Suite aux informations transmises à nos services lors de votre déclaration de début d'activité, votre immatriculation au régime des Artistes-Auteurs a bien été traitée et votre numéro de compte au titre de cette activité est le suivant :

N° Compte : 748000007204047000  
N° Siret : 849800453 00029  
N° Sécurité sociale : 2981275110736 93  
Activité : Artiste-Auteur  
Date d'immatriculation : 20/12/2022

Ce document vaut dispense de précompte jusqu'au 31/12/2024.

Vous pouvez transmettre ce document à votre diffuseur pour être dispensé de précompte.

En cas de non-fourniture, votre diffuseur est dans l'obligation de vous précompter et vous délivrer une attestation sociale selon l'arrêté du 22 février 2019 modifiant l'arrêté du 19 avril 1995.

Votre affiliation auprès de la Caisse Primaire d'Assurance Maladie sera prononcée par l'Agessa et la MDA après instruction de votre dossier.

Pour faciliter vos démarches et vous accompagner dans les différentes obligations envers l'Urssaf, nous vous invitons à consulter le site [www.artistes-auteurs.urssaf.fr](http://www.artistes-auteurs.urssaf.fr).

Tous les services en ligne du réseau sont sécurisés et gratuits.

Votre numéro de cotisant est à mentionner dans toute correspondance avec l'organisme.

Les services de l'Urssaf restent à votre disposition pour tout complément d'information.

Nous vous prions d'agréer, Madame, nos salutations distinguées.

Le Directeur

RÉSERVÉ À L'ORGANISME

SNV2-PI40A96-PI40-PI40A



# NOTE DE PRÉSENTATION

*Sara Mychkine*

## Faire printemps de feu

Ce projet de prose poétique se place dans la continuité de mon premier roman *De minuit à minuit*, publié aux éditions Le Bruit du Monde en 2022, en ce que je souhaite, à travers lui, porter des paroles-caisses de résonances. Des paroles qui, tout en s'ancrant profondément dans l'intime et dans la singularité, font écho, à travers cet ancrage, à des millions de voix-silence. J'entends, à travers elle, me placer dans un angle mort de la société contemporaine, traiter du centre depuis les marges et déterrer des voix constitutives du récit social dont l'absence, en réalité, le silence est criant, révélant la manière dont nous, comme société et comme personnes, faisons corps.

Les quatre voix de *Faire printemps de feu*, celles de Leila, Michelle, Fanny et Catha, entendent à elles quatre nouer à la fois nos brèches, l'amour, le premier et le dernier cri, nos contradictions, nos rages, nos larmes, nos paradoxes et le mouvement gravitationnel, le mouvement-ressac des foules et de la rumeur. Dans leur indétermination poétique, leur flou vivant, j'entends, cependant, les ancrer, les incarner dans un langage parfois aussi brutal que celui de Yahia Hassan dans sa poésie.

Contrairement à la voix de la narratrice de *De minuit à minuit*, presque éthérée, à la fois omniprésente et sans corps, ces quatre voix trouveront leurs langues par les sens, dans la chaleur du béton, les os qui craquent dans le dos, la fièvre haletant sur les tempes, la violence. Je ne veux pas qu'elles se rencontrent, je veux qu'elles se choquent, qu'elles se brisent, qu'elles se fendent sur les failles des autres. Je ne compte pas les faire évoluer dans le monde, je compte les y fracasser.

En ce sens, j'entends poursuivre une aventure dans la construction de ces personnages similaire à celle de Virginie Despentes pour les personnages de Manu et Nadine dans *Baise-moi*, publié aux éditions Florent Massot en 1994, en ce que Leila, Michelle, Fanny et Catha se découvriront et deviendront dans et par la transgression, l'amour au-delà de toutes limites sociales et morales et la brutalité ; similaire également à celle de Jacques Stephen Alexis dans *L'espace d'un cillement*, publié aux éditions Gallimard en 1983, en ce que les sens, le corps formeront le liant de ces quatre voix, entre elles et avec le monde, sans qu'aucune abstraction ne soit plus désormais possible. Pour que le corps social puisse véritablement être entendu comme corps.

Elles, qui restent à la fois à définir et indéfinissables, je compte les faire artisanes d'une fresque de notre société contemporaine, à la fois Cassandra, Antigone et Aisha Kandisha, dans cette manière qu'avait Dostoïevski de donner à voir les changements de paradigme intimes, sociaux, philosophiques, religieux et moraux de cette seconde moitié du XIXe siècle en Russie tout en construisant des personnages profondément humains dont les paradoxes, les contradictions et les failles, fruits du contexte historique et social, se sont révélés également points sismiques de ce qu'est vivre, de ce qu'est/sont soi(s), de ce qu'est/sont l'(les) autre(s), dans toute leur étrangeté et leur caractère insaisissable.

Cette première moitié du XXIe siècle en France, à mon sens, donne à voir des changements de paradigme intimes, sociaux, philosophiques et moraux tout aussi majeurs que ceux dont fut témoin

Dostoïvski et retranscrits par la suite par Nietzsche, glissement de l'existence de Dieu à son inexistence, voire à sa non-existence, ayant bouleversé la construction des sociétés, des intimités, de la morale, de la philosophie et des réalités européennes.

Les nouveaux enjeux sociaux portés en cette première moitié du XXIe siècle en France, et notamment le féminisme, les questions décoloniales, les questions queer et l'écologie sont dépositaires de nouvelles conceptions de l'humanité, de la société, de l'amour, du temps, du pouvoir, du vivant, de la terre, etc, provoquant des changements de paradigme intimes, sociaux, philosophiques et moraux dépassant même les limites de la France et de l'Europe, le caractère interdépendant du monde ayant été mis en exergue à la fois par internet et par la question écologique.

C'est de ces changements de paradigme que je souhaite que ces quatre voix se fassent témoins, qu'elles s'en fassent martyres. Et c'est en ce sens que j'envisage de construire le roman comme un journal. Un journal où chacune écrirait avec l'intention de laisser une trace de ce qu'elles ont vécu. Où quatre narratrices se relaieraient, sans jamais révéler laquelle d'entre elles tient la parole, afin d'incarner ce fleuve de voix silencieux, jamais tout à fait incarnées, jamais tout à fait mortes.

# BIBLIOGRAPHIE

*Faire printemps de feu, Sara Mychkin*

HASSAN, *Yahia Hassan*, Au diable Vauvert, 2020.

Virginie DESPENTES, *Baise-moi*, Grasset, 1999.

Jacques Stephen ALEXIS, *L'espace d'un cillement*, Gallimard, 1983.

Leila SEBBAR, *Le silence des rives*, Elyzad, 2018.

Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Les démons*, Actes Sud, 1995.

Toni MORRISON, *L'oeil le plus bleu*, Christian Bourgeois, 1994.

Ocean VUONG, *Un bref instant de splendeur*, Gallimard, 2021.

Sembène OUSMANE, *Les bouts de bois de Dieu*, Presse Pocket, 1960.

William SHAKESPEARE, *Hamlet - Othello - Macbeth*, Le livre de poche, 1987.

Norman AJARI, *La dignité ou la mort*, La découverte, 2021.

Myriam BAHAFYOU, *Des paillettes sur le compost. Écoféminismes au quotidien.*, Le passager clandestin, 2022.

Dénètem TOUAM BONA, *SAGESSE DES LIANES : Cosmopoétique du refuge 1*, Post-éditions, 2021.

Mircéa ELIADE, *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, 1949.

Warsan SHIRE, *Bénie soit cette enfant qu'une voix dans sa tête a fait grandir*, Globe, 2023.

Donna HARAWAY, *Manifeste cyborg et autres essais sciences, fictions, féminismes*, Exils, 2007.

Audre LORDE, *La Licorne noire*, L'Arche, 2021

Tahar BEN JELLOUN, *La nuit sacrée*, Seuil, 1987.

Ricardo ALEIXO, Pacha ANA, Castiel Vitorino BRASILEIRO, Monna BRUTAL, Abigail CAMPOS LEAL, Rebeca CARAPIÁ, Pêdra COSTA, Cíntia GUEDES, Diane LIMA, Ingrid MARTINS, Musa Michelle MATTIUZI, Jota MOMBAÇA, Tatiana NASCIMENTO, Elton PANAMBY, Grace PASSÔ, Miro SPINELLI, Preto TÉO, Lucas VEIGA, *Textes à lire à voix haute*, Brook, 2022.

*Sara Mychkine*

De minuit à minuit



« Je suis le produit d'une terre, je suis le  
produit d'un monde, et c'est pour me venger  
de ce monde que je parle. C'est pour faire une  
grosse tache humaine sur la vie que je parle.  
Tache humaine donc tache de Dieu. Pourquoi  
avez-vous si peur d'apprendre qu'on existe ?  
Effectivement, je vous le dis, on existe. Si vous  
avez peur, c'est que vous êtes dans le camp de la  
catastrophe. C'est que vous fuyez la vie et ça ne  
suffit pas pour inexister. »

*Encre, sueur, salive et sang, Sony Labou Tansi*



*premier mouvement*





Ma douce,

Tu dois être bien loin, à présent, maintenant qu'ils t'ont arrachée à moi. Et j'ai peur, tu sais ? Que tu nous laisses dans l'oubli, que tu t'absorbes dans leur monde et que tu nous regardes avec leurs yeux. Car leur monde, c'est le monde. Y est ce qui doit être. Nous, on a de la misère plein les veines, des bouts de tentes pour ciels et on chie sur leurs paliers. Puis on attend

et nos cernes se

creusent.

La nuit finit toujours par tomber.

Ma main tremble de ne plus sentir tes cheveux plonger dans le tambour de mon coeur. Je me suis effondrée quand tu es partie, tu sais, dans leurs sirènes rouges et bleues...

Bientôt, ils te diront que nous sommes la vermine, la racaille, la mauvaise graine, les fous et les assassins. Bientôt, quand tes oreilles sauront reconnaître des mots derrière les gazouillis du langage, quand, griffée par les tourments de l'adolescence, tu oseras leur demander qui est ta mère. Bientôt.

Ils disent qu'on vit sur la colline du crack.

On vit sur le seul bout de terre

qu'ils nous ont laissé.

On crève.

On a l'iris-océan sur la dernière

grève et si la fin vient à venir, s'ils nous chassent

de la colline, on prendra les égouts et le silence de la nuit

pour leur rappeler qu'on existe.

Ma douce, ils te diront que les hommes naissent libres et égaux et toutes sortes de formules magiques, écoute celle qui pleure gare de l'Est des flopées de gosses dans les bras, le silence de celles qui ne pleurent même plus, celles qui hurlent muettes parce que le langage ne suffit pas à accoucher de leur souffrance.

Ma douce,  
le langage ne suffit pas.

Ils nous reprocheraient de ne dire qu'un mot, d'utiliser des phrases tordues, de trébucher sur les virgules, d'aboyer des insultes...À croire que leur langage fleuri est en mesure de reconstruire l'immensité de notre réel. Et ils osent se réclamer d'Homère comme si nous n'étions pas ceux qui, jour après jour, agrippions la laine des moutons pour échapper à Polyphème, comme s'ils avaient, un jour, brandi les armes pour venger leurs frères, comme si, dix ans durant, je n'allais pas devoir fendre les mers pour retrouver les miens.

Ma douce, le langage naît de la chair. Il est la somme des fissures qui craquèlent pour que la bouche puisse enfin sentir les marées de l'air noyer les poumons.

Il est débordement des brèches, le fil rouge qui prend racine  
dans les os de nos ancêtres et  
se tord sur la pointe de nos dents  
pour crier la faim.

L'écriture surgit de l'absence. Si je trace des plans sur le grand vide, sauras-tu funambuler jusqu'à moi ?

Je me suis dit : le fil, tisse le fil, je me suis dit : tresse le langage, et la corde jetée dans l'océan pour que tu puisses franchir le jour.

Il s'agit de vivre.

Aller de minuit à minuit,

encore

et encore

et encore.

Ils peuvent t'arracher de moi et t'éduquer comme l'une des leurs mais le sang enchaîne la chair, un jour, tu leur demanderas qui est ta mère. Un jour, tu reviendras sur la colline et tu verras le grand charnier hurlant à l'ombre de la ville des lumières et du pays de l'égalité, de la fraternité et de la liberté.

Liberté, c'est la houle, la bataille de la Crête-à-Pierrot, la Toussaint Rouge, la bataille de Hanoï, ils t'apprendront 1789, la révolution des blancs, comme s'ils s'étaient levés pour l'humanité entière.

Regarde-les, ces esthètes, laisser mourir des êtres humains plutôt que de les inviter à passer la frontière. Ici, l'égalité par la terre s'arrête aux frontières du même. Parle arabe dans les HLM mais ferme ta gueule dans le métro. Ils caressent des idéaux au son creux qui ne servent plus qu'à justifier la haine. La démocratie est le creuset du progrès, du respect de la vie humaine. C'est en son nom qu'on a bombardé Hiroshima, Nagasaki, qu'on a violé des négresses et tué des innocents.

Ma douce, ne t'y trompe pas.

À la première occasion, ils te rappelleront que tu ne peux pas prétendre à l'humanité. Ils ont enfermé nos corps dans un imaginaire sale et étroit. Nos visages, pour eux, sont tous les mêmes : une tâche innommable.

Ma douce, toi qui es si belle, dans leurs yeux, tu finiras par te haïr.

Dans leurs yeux, il n'y aura que la saleté des contours qu'ils ont tracés au sang suintant des cuisses de nos arrières grands-mères.

Ils ne comprennent pas que nous sommes l'infinité derrière la souffrance et que nos millions de pupilles, point d'orgue de mille obscurs, finiront par les avaler.

Parfois (*je m'en empêche*)

j'ai faim de leur souffrance.

Je voudrais agripper leur cou et le serrer contre la terre pour qu'ils sachent où ils ont placé la limite de notre ciel.

Parfois (*je m'en empêche*)

le noeud dans ma gorge est si épais que je voudrais en tirer un fil pour le coudre au canevas de la misère, au blanc de la faim et des mains tendues, des poumons étranglés, du genou enflé par la tension de vivre.

Parfois, ma douce, je hurle.

Le silence pendu.

Ça racle dans le mou des entrailles.

La violence est peau de tristesse.

Ma douce,

s'ils savaient ce qu'on a vu, ce qu'on a enduré, ce qu'on a pleuré, ce qu'on a dû flétrir pour arriver au visage cireux, jusqu'à la dernière heure, jusqu'à cette heure-ci.

On a fini sacs d'os au coeur diaphane, jamais tout à fait vivants, jamais tout à fait morts.

La violence est peau de tristesse.

Il faut que tu leur dises.

Tu sais, quand on montre les dents, c'est que le sang s'est tellement étourdi dans les larmes.

C'est qu'il n'y a plus que mort à l'horizon, que les mots sont tellement grossiers qu'on les vomit jusqu'à faire exploser les tympan.

Et on leur fait accélérer le pas

et baisser le regard jusqu'à la

poussière.

On est fissure béante dans leurs réalités coquettes.

Séisme du néant.

Résidus du quart monde.

Et on aurait beau aller crever sur leur palier, ils nous enjamberaient sans que la jambe flanche.

J'en ai vu certains nourrir des chats errants avec la larme à l'oeil et secouer machinalement la tête devant une de nos mains tendues. Et ils nous traiteront de fous parce qu'on a la lucidité des entrailles. On pense avec la rage du ventre. Nos paradoxes, nos contradictions, on les porte sur nos lèvres. Eux, ils ont des petites boîtes qu'ils rangent dans des chambres muettes. Ils ont le miroir en verre brisé et le reflet du bout de l'oeil comme seul horizon du monde. Nous, on a toujours vu

l'autre côté.

Même aveugles.

C'était comme un

chant qui nous

liait à l'ailleurs.

Nos fragments,

des reflets

trop petits, trop pauvres, trop sales

alors on a cherché

l'envol à chaque

visage

pour ne pas s'étrangler dans un horizon qui ne nous laissait

pas de place.

Si tu savais, ma douce, comme c'est miracle que de pouvoir se retrouver dans ce que l'on est, d'avoir un chemin dessiné dans les champs de possibles, de ne pas craindre les jours de pluie, de pouvoir dire « Je sais » aussi naturellement que vient la tristesse. Nous, on a le rocher du doute

rivé contre la dentelle

du coeur  
et on s'écrase à coup  
de sang  
et d'envol aux ailes  
coupées  
sur chaque seconde sobre.

J'ai essayé plusieurs fois d'arrêter, tu sais ?

Le truc, c'est qu'on ne sait pas vivre. On n'a jamais su comment ils faisaient, tous-ceux là qui carillonnent menton haut dans la gare de l'Est, manteau au col droit et l'oeil qui ne regarde plus, le pas qui n'habite pas la jambe mais vise le point B, celui où il faut aller parce qu'ils ont des choses à faire, la journée qui déborde, la totalité de la vie dans une main, la gorge pleine jusqu'à ne plus pouvoir vomir, jusqu'à ne plus pouvoir pleurer.

Nous, on morve sur l'aube tiède, on habite la rotule grinçante, les trous de la chair, on fixe le ciel, les tâches noires sur le goudron, celles qui annoncent l'hiver, on a les semelles lourdes de l'errance même lorsque l'on sait où s'arrête notre course.

C'est toujours le même endroit : à la première

inhalation, on sait que l'on n'ira

jamais plus

nulle part.

L'instant est long, tu sais, quand la nuit menace sans cesse de tomber, quand les soleils ne signifient rien de plus que le même jour à ramper sur la terre.



J'ai essayé, ma douce, tu sais, j'ai essayé tant de fois d'arrêter.

J'ai quitté la colline avec la certitude que je ne reviendrais jamais  
et la colline m'a rappelée.

C'est que, sans elle,  
le monde est une grande plaie  
qui suinte  
et on respire  
comme des noyés.

Mais à quoi bon  
quand la mort  
nous attend  
et que la vie  
ne nous réserve  
rien ?

Tu sais, les gens comme nous, les addicts, les rebuts d'être, faudrait pas croire qu'on est  
faibles, déments, nés tordus et enclins à la laideur. Notre seul tort, c'est de continuer à  
vouloir vivre  
encore et  
encore et  
encore.

On a le désir vorace, l'espoir fiévreux.

*Tous les autres sont morts.*

Il faut vivre.

*La chair pourrit*

*sous les couches*

*de crasse.*

Il faut vivre.

*Plus rien ne nous attend.*

Mais il faut vivre !

Même enferrés pour

toujours

hors du monde,

hors du temps,

même balayés par

tous les regards,

même haïs,

même damnés.

Ma douce,

comment peut-on nous en vouloir ?

*Il faut vivre.*

*deuxième mouvement*



Il y en a un sur la colline...

Tous les matins, il se lève

avec le soleil

et il ramasse toute la

merde qu'on a laissé

pourrir

devant les toiles

qui nous servent de toits.

Il a un grand râteau

et il racle la merde

trait par

trait.

Et nous,

pendant qu'on se lève,

il est encore

là

à racler la merde.

Parce que la merde, il y en a

tellement de couches

qu'il lui faut des

heures pour

faire surgir

la terre sous  
nos pieds,  
qu'il lui faut  
des heures pour qu'on se souviene  
qu'on vit encore,  
qu'on ne nous a pas laissé  
pourrir, nous aussi,  
hors de la ville,  
dans les cannettes, les mégots  
et les bouts de verre cassé.

Et quand on lui tend la main,  
il secoue la tête.

Il dit que ce n'est rien,  
ou du moins pas grand chose.

Et il racle la merde  
trait par  
trait.

Ma douce, le monde repose sur les mains des éboueurs et leurs dos tendus et les  
vallons sur le regard de tous les humbles qui portent le monde sans dire un mot.

Si tu savais à quel point j'ai été égoïste en te mettant au monde. À quel point je t'ai  
attendue comme si la vie jusqu'ici n'avait été qu'un grand désert. À quel point j'ai  
prié pour que tu m'aimes comme, jamais, je n'ai été aimée. À quel point, même

alors que tu cognais sous les plis de ma chair, j'ai laissé le crack remplir toutes les brèches du souffle.

J'ai l'amour fêlé, ma douce, comme tous ceux qui ne sont pas des saints et qui, brûlant silencieusement, s'enterrent dans l'inconditionnelle solitude.

C'est qu'après la naissance, on est si seul.

Si tu savais comme je t'ai serrée fort,  
tout près, là, contre moi,  
pour que tu ne sentes  
plus la dureté  
de l'air racler  
dans ta poitrine.

Si tu savais comme j'ai prié  
pour que tu oublies  
qu'un jour, toutes deux,  
nous étions océan,  
deux coeurs dans une seule chair.

Il suffit d'un  
rien,  
une caresse brusque  
sur le dos de  
la main,  
un battement de cil,

pour que la réminiscence  
du liquide amniotique  
nous plonge dans cette dureté  
froide du réel dont le  
corps ne se  
lève pas.

Après la naissance, on est si seul. Irrémédiablement, irrévocablement, seul.

Ma douce, combien de fois essaieras-tu de sortir de toi-même pour briser les  
frontières de ce que tu es ? Combien de fois avant que tu lises cette lettre ?

Combien de fois  
après ?

Et on se dit toujours « si jamais »  
et « peut-être »

et on ouvre toutes les portes de  
la poitrine sur les fissures  
du cœur

et l'autre tend les bras  
sans pouvoir nous effleurer.

Il est là-  
bas.

Hors de nous-même.

Ce sont des saints, ceux qui aiment dans l'inconditionnelle solitude, tu sais ?



Ce sont des sorcières errant sur la lumière, des funambules de la condition humaine.

Pour ceux qui ne sont pas des saints, aimer, c'est comme chercher le coeur du monde dans un trou qui n'a plus de fin.

Et j'ai cherché, crois-moi, ma douce, à chaque seconde, avec la rage de Sisyphe et les gestes-orages du regard qui n'a plus peur de mourir.

Mais tout ça ne compte pas.

Il n'a jamais existé,  
le coeur du monde.

Sous la poitrine,  
il n'y a qu'un grand creux  
qui n'a plus de fin  
et des mains qui griffent les murs.

Car on a beau savoir  
qu'aimer est une lente  
et inexorable  
chute,  
on ne peut cesser de lutter pour éviter  
de tomber tout

au fond de soi-même.

Comme si l'instinct de survie ne s'arrêtait pas aux morsures de la chair,  
quand, là-dessous, le chaos cherche à nous dévorer,  
c'est tout pareil.

On se fige, les pupilles  
se dilatent,  
l'échine se mouille,  
devient froide  
et on voudrait courir  
mais la mort ne nous quittera pas.

Ma douce, quand on a peur du noir, déjà, le silence menace. C'est comme si on  
savait qu'inévitablement, les monstres finiront par prendre notre visage. Nous,  
les bêtes fêlées et nos souffles à bâtons rompus, nous sommes les artisans de  
nos propres naufrages  
parce que la solitude  
nous pèse tellement  
qu'on ferait  
tout pour y  
échapper.

Ma douce,  
il vaut mieux se  
perdre dans l'errance

qu'errer sur des  
chemins rebattus.

Et j'ose croire que tu seras  
sainte et que tu  
ne confondras ni  
route, ni océan  
avec ta solitude  
et que tu rugiras  
comme un  
trou de  
lumière béant  
pour noyer  
tous les  
autres dans  
ta chaleur  
et que le monde te suffira  
dans ses moindres  
genoux cassés  
dans ses gorges-sanglots  
dans ces hivers-silences  
et que tu fleuriras à l'aube  
pour que chaque jour  
soit ton printemps.

Ma douce, tu seras sainte. Comment ne le serais-tu pas ? Toi qui, arrachée à ta mère, grandiras hors de mon regard, hors de nos champs morts, par-delà nos bouts d'horizon cassés, avec notre sang bouillant dans les artères.

Évidemment, tu seras sainte.

Comment ne le serais-tu pas ?



*troisième mouvement*



Si tu savais toute la violence de vivre,  
les mains crasseuses qui  
agrippent la  
hanche,  
le fond des corps  
que l'on racle  
jusqu'à faire  
vomir la  
nausée,  
le poids de la  
domination  
des hommes blancs  
sur le reste du monde,  
de tous les hommes sur notre sexe  
qu'ils volent jusque dans l'enfance  
pour en faire cette  
tâche immonde  
et étrangère  
qui n'a d'usage que  
sa profondeur,  
même sèche,  
même craquelée,  
même couverte  
de sang et de  
sel,



ils en feront  
une tâche si  
grande que tout  
ton corps  
puis tout ton  
être,  
tout jusqu'à  
la dernière  
brèche,  
tout  
y passera.

Ici, sur la colline, on est toutes les mêmes.

Des tâches immondes et étrangères qui se regardent regarder.

Des marques de main qui ont forcé le passage entre les cuisses.

Des restes de foutre bien prélevés sur des cotons-tiges fourrés dans des sachets en  
plastique bien fermés qui encombrent les vieux cartons des commissariats de  
police.

Des ombres que l'on se regarde déchirer et qui craquent toutes pareilles dans un  
hoquètement muet.

Ma douce, il nous faudrait murailles

et barbelés, douves, donjons,  
arbalètes et cuirasses  
pour retrouver un morceau de  
souffle,  
pour, enfin,  
relever la tête  
quand un regard cherche  
le sexe sur nos visages.

Mais on n'a que la peau.  
Et tu sais ce qu'ils font  
quand ils voient qu'on n'a  
que la peau,  
le père,  
le voisin,  
l'oncle  
et l'ami fidèle ?  
Ils sourient et ils hochent  
gentiment la tête  
et ils violent et  
ils tabassent et  
ils caressent et ils  
effleurent du regard  
comme si la peau était  
porcelaine

et abats de veau  
et ils s'enfoncent  
dans les entrailles  
jusqu'à ensevelir  
tous les sanglots.

Ici, sur la colline, on est toutes les mêmes.  
On se souvient à partir des brèches.  
Nos visages sonnent les reflets de nos mères  
cassées.  
On a la mémoire en  
partage  
et le présent pour nous seules.  
À quatre-pattes sur le néant.  
On se navigue dans les  
profondeurs,  
Un son la nuque-  
ciment  
et tous nos regards  
tendus vers des  
mains qui nous ont déjà tuées.

Qui se fera témoin de notre sang versé dans les angles de rues muettes ?



*quatrième mouvement*



Si tu savais,  
je t'aimerai jusqu'à ce qu'ils me tuent,  
parce qu'ils finiront par nous tuer,  
à menton-poignard  
d'indifférence.  
Mais je t'aimerai  
jusqu'au bout et au-delà encore.  
Je t'aimerai pour tous leurs silences, ma douce.

Pour nous, il n'y a que l'instant.

Tu dois te faire notre mémoire.

Je t'écirai tous nos espoirs et nos rêves d'enfants, nos dents de lait, nos mères, tous  
nos moments de grâce, nos invectives au destin, nos peurs les plus secrètes, nos  
extravagances, nos bassesses et tout ce qui nous a conduits jusqu'ici. Lorsque l'on  
est sur la colline, ma douce, on ne peut que survivre à l'instant.

Tu dois nous faire éternité.





*cinquième mouvement*



Sur la colline, on ne ment pas.

On aurait beau essayer de nous couvrir sous les avalanches du langage, un  
battement de ciel et on serait trahis.

Ne peuvent mentir que ceux qui n'ont pas franchi la frontière de l'innommable.

Sur la colline, le corps dit,

le corps hurle

et il frappe tellement

sur le regard

que des fois,

on se rendrait

aveugles.

Mais on

regarde

quand

même.

Parce que les

yeux,

c'est tout ce qu'il nous reste.

On n'a jamais eu le droit à l'invisible.

Tout ce qu'on aveugle sous le coeur,

il n'y a que ceux qui aiment qui ont la vie pour le contempler.

Nous, à qui le hasard implacable de l'univers ne laisse aucun regard,

nous, on n'a que les yeux,  
l'horizontalité pesante du monde,  
les fils que l'on suit et  
qui guident  
les semelles  
sous l'absence  
et notre silhouette nous  
fuit pour pleurer.  
C'est ainsi qu'on attend.  
Parce qu'on crève.  
La vie est si longue,  
ma douce,  
pour ceux qui  
ne savent pas aimer.

Et il faut les entendre, les présentatrices télé, celles que l'on voit déambuler sur la colline avec un regard-piège à souris et les jointures des mains à faire péter la masse de sang.

« Nous sommes sur la colline du crack »

et les yeux ne dérivent plus, ils suivent le gros objectif pesant sur l'épaule et elles s'efforcent à grands claquements de langue de décrire un réel qui n'existe que dans leurs yeux.

C'est ainsi qu'on condamne, ma douce, en faisant exister les autres seulement dans l'ailleurs.

On était moins, déjà.

On était femmes.

On était noirs.

Arabes.

Musulmans.

Immigrés.

On était pauvres.

On était bons à rien.

Fous.

Maintenant, on est les

ombres,

les arcs-en-guenilles

injectés de sang

que l'on prend en

pitié,

sur YouTube ou à la télé,

puis que l'on oublie.

Ou ceux sur qui l'on crache

parce qu'ils bouffent l'argent public

à grands coups de

structures qui ne

leur donneront jamais une vie

meilleure.

Autant dire les damnés,

ma douce,

car ils nous  
condamnent,  
et notre existence  
tient seulement  
à leur regard  
alors même que  
notre souffle  
ne nous  
appartient  
déjà  
plus.

De quelle identité peut-on se réclamer ?

De quel groupe ?

De quel sang ?

De quelle tribu ?

De quelle mère ?

Ils nous jettent à battements de ciels, plus loin, bien plus loin que les marges, pour  
que jamais plus on ne puisse réclamer ce que l'on a perdu.

Crois-tu qu'ils nous laissent le droit de vivre ?

Ils crachent demain, nos crépuscules, dans un coin aveugle du monde qu'ils  
éclairent, les yeux bandés, à coups de 24 images par seconde, pour que françaises et  
français puissent retrouver leur république à frontière de territoire perdu.

On n'existe dans leur regard que pour donner un visage aux ombres, revers de leurs illusions gâtées. Parce qu'ils croient qu'ils vivent, qu'eux ont su batailler et arracher leur place à graves traînées de sueur.

Ils ont caries sur leurs rêves  
et l'oeil en creux.

Je le sais.

Sinon,  
à se voir,  
ils pleureraient des siècles  
entiers.

Et ils ont le regard sec,  
ma douce,  
le menton fixé à une ligne  
imaginaire,  
et nos gosses crient  
dans nos pattes  
parce qu'ils ont  
faim,  
parce qu'ils gèlent  
et ils ont le regard sec,  
ma douce.

Ils auront beau te donner un toit,  
trois repas chauds  
et quelques sourires,

un peu de tendresse...

Ne t'y abandonne pas

ou, à la première

gifle du destin,

ce n'est pas seulement

la misère que

tu rencontreras

mais l'infâme solitude.

Et tu voudras me retrouver.

Je le leur ai dit à ces porcs, ces poulets, à ces ambulanciers, à ces assistantes

sociales, à tous ces animaux vicieux qui portent l'uniforme et le masque de la

blancheur.

Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu

naître.

C'est ainsi que les saintes naissent.

Dans les charniers et

l'abandon.

À la croisée

des amours fêlés.

Dans les trous de

la solitude.



C'est que le soleil brille dans le cimetière de tous les nôtres  
et que pour qu'un astre vive,  
il faut que tous les autres se soient  
éteints.



*sixième mouvement*



Il y a eu ma mère d'abord, puis, je le sais, il n'y a jamais eu qu'elle en moi,  
comme un océan de douleur ramassée, comme une griffe,  
comme l'étranglement du fer et le poids de la  
rage trempée  
sous un regard cousu  
à une aube épaisse, si dense que  
la nuit ploie sur la cornée.

Il y a eu ma mère en creux de tout ce qui est, ma mère-néant, ma mère-négatif  
tâchée et sale, ma mère percée d'amour-séismes et de tendresse âcre, doigts tristes  
et neigeux, ma mère comme un destin, comme l'embryon de toutes mes rebuffades,  
mes jalousies, mon désir malade d'exister.

Ma mère parlait.

Elle ne disait pas.

Elle usait du langage comme d'un vêtement trop grand dans lequel on se prend le  
pied pour cacher des plaies purulentes.

Je te parlais des gens qui aiment.

Ma mère aimait, oui, c'était une sainte. Elle avait le nimbe que l'on a vomi et les  
flammes mouillées de misère, mais elle aimait.

La nuit, je l'entendais pleurer quand le père quittait son lit pour rejoindre le mien.

C'est ainsi que l'enfance prend feu, dans les larmes aimantes de la mère.

L'instant est tout ce qu'il nous reste.

Je te l'ai dit, ma douce,

comme tristesse-charbon, l'instant est un soleil nocturne.

Chaque possible croit lui appartenir. Peut-être qu'il n'en est rien.

On l'imagine en champs de

promesses,

en grands

ciels chassant

l'hiver

d'un revers

de la

main.

Ma douce,

et si, d'un coup, l'aube ne criait plus sur Paris et que la nuit se faisait éternelle ?

Tu me croiras folle ou idiote quand tu liras cette lettre, mais dis-moi, ma douce,

comment sait-on que l'aube tombera demain ?

Et si même le jour ne tient qu'à un miracle, comment ne pas attendre l'instant

comme une martyr ?

Il y a tout cela, en creux, sur la colline, ma douce,

des fronts baissés

sur le ciel

les rêves tendus jusqu'à

s'en blesser.

\*

Ma mère ne rêvait pas.

Quand on pleure par amour, les rêves sont déjà loin.

C'est les pleurs de ma mère que, tous, ils devraient pleurer, ma douce,  
les pleurs du désespoir, la révolte hoquetante  
et tue.

Tu sais, moi, quand je l'ai quittée, je n'ai pas su pleurer de cette manière. J'avais  
dix-sept ans, la clope aux lèvres, et j'arpentais les jours comme une ombre perdue  
dans un tunnel sans fin. Et puis le froid, la faim, la violence des regards jetés  
sur les rues,  
les sexes dévorants  
de ceux qui jouissent de  
notre perte  
ont fini par tarir chaque  
pli de mon corps.  
Si tu savais comme, sur  
la colline,  
toutes, elles ont connu  
ceux-là.





*septième mouvement*



Je t'écris cette lettre parce que ma mère ne m'en a pas laissé.

C'est gouffre sur lequel on se penche,

enivré

par le vide,

l'absence,

tu sais ?

Et si je franchis le blanc du papier, c'est pour que tu puisses attraper l'éclat des  
jours d'été dans toute leur tristesse et leur joie humide.

Nous, on doit vivre.

Toi, tu le choisiras.

Il suffit d'un phoenix pour effacer tous les corps brûlés.

Et tu pleureras pour nos os calcinés et nos souffrances tues et la prison du temps  
qui t'a vomie sur une ligne droite.

Ma douce, il suffit de quelques larmes pour que le silence déferle dans le langage,  
tu sais ?

Les verseras-tu pour moi ?

Pour mes soeurs, pour mes frères ?

Notre peau est tellement

sèche qu'elle s'écartèle

comme nuages d'été.

Ma douce, avec la pluie, tout vient à renaître.

Si seulement tous,

enfin,

ils se mettaient à pleurer.

\*

Tu sais, le jour où je t'ai perdue était comme tous les autres jours.

Tu avais passé la nuit

à pleurer.

Le monde nous avait

craché sur la

dernière grève.

Depuis ta naissance,

on avait été

d'hôpital

en hôtel social,

le front baissé.

Je nous gardais le front baissé

sur les semelles

pour ne pas croiser leur regard.

Il en suffisait d'un,  
un seul de leurs regards,  
et ils nous auraient donné honte  
de vivre,  
ma douce.

Je me disais :

le fil,  
tisse le fil.

Vivre est tout ce qu'il nous reste.

Oublier l'appel du crack, le poing serré, la gorge sèche,  
à imaginer le printemps, tous  
les printemps  
qui nous attendaient,  
ton souffle rivé sur le mien.

Je me disais :

le fil,  
tisse le fil.

Vivre est tout ce qu'il nous reste.

Oublier l'appel de la colline minute

après

minute,

sentir les remous de ton ventre courir sous ma main,

bientôt, ton rire,  
tes rêves,  
tous tes rêves.

Tu avais trois mois, quelques jours, et ton éclat trompait toutes mes nuits passées à contempler le gouffre. Mais le gouffre n'est jamais loin, ma douce, même dans les plus grandes lumières, il ravine sous la poitrine.

C'est comme un chant lointain  
qui ruissèle  
jusqu'à la  
mer.

Et pour ceux qui ne savent pas vivre, la mer est comme une promesse.

Celle de pouvoir, enfin,  
perdre pied.

\*

Ma douce, le jour où je t'ai perdue était comme tous les autres jours.

Je me fracassais la tête contre les murs de notre chambre miteuse, à compter les secondes, furieuses quand ça remontait dans les veines.

Tu avais pleuré toute la nuit et depuis tellement de nuits qu'il me semblait n'avoir jamais connu le sommeil.

Ma douce, si seulement tes pleurs avaient ressemblé à l'appel de la douceur ou des bras de l'amour, à ces ouragans de mystères tirant les enfants du sommeil pour nous permettre, à nous, les mères, de les guider vers leurs rêves.

Mais tes pleurs, à mes oreilles,  
n'étaient rien de tout ça.

Ils me rappelaient  
mon visage étouffé  
sous le poids mort  
de mon père,  
ces cuisses  
suantes,  
le ronflement aigu  
après avoir joui  
sur mon  
ventre  
et ces pas glaçants  
regagnant la chambre  
à coucher.

Quand j'ai quitté

la maison,  
je ne pleurais  
pas, ma douce,  
mais je portais mon enfance  
tâchée de larmes  
tues  
au fond de chaque regard.

Et je crois que  
tu le savais,  
ma douce,  
peut-être  
même avant  
de naître,  
tu portais  
l'inceste sur  
la bouche  
et des lacs salés  
sous  
les paupières.

Oui, tu le savais, ma douce.

Tu as toujours su.



Dès ta naissance, c'est pour moi, pour ma mère, pour mes grands-mères, pour mes arrières grands-mères que tu pleurais.

Tu savais.

Et nos nuits à l'hôtel social avaient la couleur d'un soleil errant derrière les grands brouillards.

Tu savais. C'était nos ombres dans ta gorge qui raclaient la nuit pour annoncer l'aube.

Tu savais.

c'était l'écho des sueurs rouges,

les crevasses

du pied

creusant la terre,

le ventre

tendu

sous le cagnard

et les derniers

sursauts du coeur.

Tu savais.

C'était la honte

portée

sur la peau.

L'humiliation  
des pauvres.  
C'était mon père,  
encore brûlé par l'alcool,  
dernière fuite de la misère,  
venant poser ses mains  
de père  
sur mon sexe  
d'enfant.

Ma douce,  
tu savais,  
c'était mes fautes,  
mon silence arraché à la nuit,  
ma faiblesse face aux modoux,  
le sexe troué  
dans la poche,  
le saut de  
l'ange,  
seule porte  
ouverte  
dans le  
ciel  
qu'ils nous  
ont laissé.

Et tes pleurs étaient mes pleurs,  
l'insoutenable cascade de la souffrance répandue nuit  
après nuit.

\*

Je pleure de n'avoir pas su aimer.

Ma douce, j'aurais tout donné pour que quelqu'un me l'apprenne.  
Mais ils m'ont lancé un regard sec et m'ont tendu un stylo cassé.

J'aurais tout donné pour que ta vie ne s'arrache pas tout à fait de la mienne.

Il faudrait accoucher d'un langage architecte, des grands ponts traversant  
le ciel jusqu'à la douceur des rêves.

M'en voudras-tu de t'avoir laissée dans leurs mains sans que tu saches qui est  
ta mère ?

Ma douce, quand tu reviendras sur la colline, oseras-tu affronter mes yeux ?  
Ou mon odeur saignera-t-elle ta gorge jusqu'à ce  
que tu doutes même que je sois  
humaine ?

J'aurais aimé  
te dire toutes les  
plaies,  
tous les creux  
de la chair,  
chaque souffle  
rongé  
et toutes les brèches  
qui ont guidé mes  
pleurs jusqu'à  
te voir  
naître.

Oui, je le sais, toi, tu seras propre, digne et belle.

Toi, tu seras grande, riche et forte.

Tu seras tout ce que je n'ai pas su être et  
tout l'infini de ce que je ne connais pas.



*huitième mouvement*



Ma douce,

le jour où je t'ai perdue n'était ni plus grand, ni plus laid qu'un autre jour

mais ma tête

s'était fendue.

Il y avait tes pleurs, depuis des mois, qui résonnaient

comme des plaies ouvertes,

et une araignée est entrée

dans notre chambre.

Elle était si petite, notre chambre, ma douce, dix mètres carré et quelques autres

pour un bac à douche et des toilettes à la lunette craquelée.

Il y avait la chaleur des mois d'août réduisant l'espace à une tête d'aiguille

où ton ventre, seule fenêtre sur l'abîme, gonflait comme un écho de l'océan.

Je crois que la nuit précédant ce terrible jour, j'ai rêvé que ton ventre ne se soulevait

plus. Il n'y avait que moi dans la petite chambre et le silence avait pris ta place.

Le silence et son cri dément.

Au réveil,

ma tête s'était

fendue,



ma douce.

Mes pensées

sautaient

à mesure

qu'elles

apparaissaient.

Ma transpiration

était

floue.

Je sentais l'appel

du crack

grandir

dans

ma gorge.

Et j'ai essayé, ma douce,

j'ai marché

en rond

jusqu'à l'épuisement,

les ongles

enfoncés

dans la

paume,  
j'ai fixé  
un point dans  
le mur blanc  
jusqu'à ce que des tâches  
le brouillent,  
j'ai mangé, bu,  
me suis allongée sur le lit,  
toi sur les côtes  
et j'ai attendu  
que le sommeil  
me prenne.

Ça hurlait dans mes veines  
comme si le père  
allait franchir  
la porte.

L'araignée était  
là,  
pendue au coin de notre chambre,  
comme dans les souvenirs,  
au-dessus du lit de mon  
enfance,  
annonçant le cri

du plancher sous les  
semelles du père.

L'araignée était  
là,  
un corps petit,  
malingre  
et des pattes comme  
des étaux,  
un corps de ceux  
qui portent le  
poids de  
l'avant-dernier souffle,  
l'empreinte de  
la dernière virgule  
avant que le  
piège ne se  
referme  
tout à  
fait.

Il fallait partir, ma douce.

Me comprends-tu ?

Mon père était derrière la porte, l'araignée l'avait rappelé et cette fois,  
c'est toi  
qu'il  
prendrait.



*neuvième mouvement*



Ici, sur la colline,  
c'est la dernière heure qui  
se répète encore  
et encore,  
celle où on a contemplé  
nos yeux partir  
vers une obscurité  
dont on ne sait  
toujours pas le  
nom.

Il faudrait faire taire le langage jusqu'à la dernière pluie, ma douce, pour que nos  
voix puissent percer les entrailles du monde. Pour que l'on retrouve le jour, que  
l'on brise le cercle du temps.

Combien de courage nous faudra-t-il pour délier l'aube du crépuscule ?  
Et est-ce même du courage, ou pure folie sourde, que de vouloir s'échapper des  
cercles qui ont ficelé la colline à nos rêves ? Et si le meurtre nous tâche, tout  
comme au premier jour, et que l'oeil de Dieu nous suit pour nous maudire jusqu'à  
la fin des temps, à quoi bon fuir la dernière heure, nous qui l'avons  
déjà vécue cent  
fois ?



Ils te diront que j'étais folle, trop faible pour vaincre mon addiction, que je t'ai emmenée sur la colline, sans même un biberon ou des couches de rechange, pour une galette de crack.

Mais il fallait partir, ma douce.

Je t'ai emmenée sur la colline pour faire cesser tes pleurs.

Sur la colline,  
il y a les ombres  
et les deux grands  
yeux de la  
mort  
mais les ombres  
ne sont rien  
face à l'étranglement  
du jour.

L'araignée était un oracle.

Je pouvais arrêter le crack, trouver un boulot, rebâtir ma vie  
brique  
par  
brique,  
la saleté ne me  
quitterait  
pas.

Elle était là,  
derrière  
la porte.

Et j'avais accepté de la vivre, ma douce.

Je l'avais accepté.

Mais toi,  
printemps à peine éclos,  
champ de ciel aux mille possibles,  
comment aurais-je pu t'abandonner au même sort ?

Ils te diront que le crack m'avait fait perdre la raison, ma douce.

Je peux déjà les entendre, eux et leurs vérités toutes faites  
et leurs vies immaculées et leur grande résilience,  
quand on les a gavés  
d'amour  
et que le divorce de leurs  
parents est la seule  
fracture  
qu'ils ont connue,  
eux et leur pitié  
bien placée,  
juste en-dessous  
du coeur,

sur la première

couche de l'épiderme.

Ils n'ont connu que les blessures des riches

et de ceux

qui savent vivre, ma douce.

Et il faudrait ne pas leur en vouloir de ne pas avoir vécu nos sales vies ?

Comment pourraient-ils comprendre qu'une tête puisse se fendre ?



*dixième mouvement*



Quand j'ai découvert le crack, je n'avais pas vingt ans encore  
et j'ai su,  
dès le premier instant,  
ma douce,  
que c'est cela que j'avais  
attendu  
toute ma vie.

La vie s'arrête là où commence ce temps. Les mots n'y suffisent pas. Au premier  
souffle des poumons, à la première étincelle des veines, j'ai su, ma douce. Un  
hurlement secret avait tracé mes sillons jusque-là, jusqu'au bord du précipice où la  
terre s'arrête,  
et j'ai plongé  
sans même un  
regard jeté  
derrière.  
Je savais  
et je me suis  
dévorée.

S'il y avait un destin, je le blâmerais, lui. Je lui mettrais mes heures sales entre les  
omoplates, chaque trou noir, la dignité humaine traînant ses longs bras urinaires et  
ce corps que j'ai balancé à la mer et aux rats chiant sur les fonds de cale. Je  
trouverais la première courbe-ivresse de la chute. S'il y avait un destin...

Vivre est mélange amer de libre-arbitre et du hasard cruel. L'un piétine l'autre, qui finit par l'égorger.

Je n'ai pas été mon bourreau, ma douce. J'ai souffert de ma cruauté mais je ne suis pas innocente. La colline, dans un coin secret, je la désirais.

Il en va de même pour tous ceux qui n'ont pas peur de mourir.

Comme chaque seconde  
nous approche du vide,  
nous n'hésitons  
jamais  
à accélérer  
le pas.

Nous avons  
l'ivresse  
de la  
course,  
des artères rabattues  
à pleine vitesse  
sous la poitrine  
fumée  
à grandes plaies bleues.

Il en va de même pour tous ceux qui ne savent pas vivre,  
ceux à qui l'on a retiré l'incroyable ignorance de la mortalité.



Sur la colline, il y a les deux grands yeux de la mort, au bruit sec et à la paupière fendue, et même plongés dans le sommeil, ils s'approchent pour nous contempler.

Ma douce,

Bientôt, tu auras trois ans, sept ans, dix, seize, vingt-quatre, trente-cinq, quatre-vingts. Bientôt, tu seras sac de peau pendue aux os en brèche et tu ne diras plus qu'un mot dont les voyelles mâchées feront rire de peur les enfants que l'on obligera à te regarder.

Ma douce,

aujourd'hui,

le temps est haut.

Il y a les deux grands

yeux de la mort

qui grondent

sous mes artères

et je t'écris

ces mots comme si

la rue

frappait à ta porte.



*onzième mouvement*



Ma douce,  
quand tu es sortie de mon ventre,  
ta tête bavait encore de sang.  
Tes lèvres s'entrouvraient sur le dentelé de ma poitrine.  
J'entendais ton souffle  
faible  
comme une morsure au coeur,  
de celles que doivent ressentir ceux qui aiment,  
à l'appel de la  
tristesse.

Quand tu es sortie de mon ventre, je savais  
déjà  
que je t'avais perdue  
car ma vie ne pourrait pas être la tienne.

Ma douce, je t'ai tant attendue, tu sais ?  
Comme une grande pluie qui laverait toutes les nuits à regarder la mort, comme les  
grands espaces où le ciel se confond avec la mer. Je t'ai attendue comme on vit,  
ma douce, je t'ai attendu comme on crève.

Mais quand tu es  
sortie de mon ventre,  
je savais déjà  
que je t'avais

perdue.

J'avais essayé plusieurs fois avant toi d'arrêter le crack, ma douce. J'avais quitté Paris, les modous à portée du regard. Il n'y avait que là que j'existais. Il n'y a jamais que sur la colline que j'ai eu un nom. Que j'ai connu des soeurs. Que j'ai bravé la mort. Que j'ai craché sur ces miettes que l'on m'avait laissées pour vie.

J'avais essayé plusieurs fois avant toi d'arrêter le crack. Mais le crack n'est que l'armure d'une montagne d'acier qui pèse sur chaque pas  
pleuré  
pour l'envol,  
qui pèse sur chaque pas  
jusqu'à pourrir  
le pied,  
jusqu'à ce que la  
peau  
pèle le goût  
du feu  
et que l'on  
ne distingue  
plus ce  
que l'on  
est de  
ce que l'on  
a été.

Avant d'être une addict au crack, je suis une femme, ma douce, je suis une femme  
qui n'a pas su vivre  
parce que le monde ne lui  
réservait  
pas de place.

Quand tu es sortie de mon ventre,  
j'ai su  
que la mère que j'étais,  
la mère que je suis,  
ne parviendrait pas à tuer  
la femme que j'ai été.

Parce que cette femme,  
je ne voulais pas la voir mourir.  
Parce qu'on la disait addict au crack,  
peut-être,  
mais qu'en un sens,  
elle était libre.

Libre de choisir la façon dont elle se faisait mourir.

\*

Et ils m'avaient dit,  
ma douce.

L'assistante sociale venait me voir toutes les semaines.

Ils m'avaient dit que si je retouchais au crack, on ne me jugerait plus digne d'être ta mère.

Mais quand avais-je jamais été digne d'aimer ?

Et que serait ta vie à l'ombre de mes errances, sur les contours de mes paupières fendues ? Que serait ta vie traversée par mes séismes et la lèpre de la souffrance ?

Que serait ta vie pendue à un fil,

le hurlement de vivre

craquelé

sous la gorge

et la nuit

comme seule

couture

à l'hémorragie

de mon souffle ?

Ils m'avaient dit, ma douce.

L'assistante sociale passait chaque semaine

et j'ai su,

dès que ta peau a rencontré la mienne,

que je retournerais sur la colline



car de la colline,  
on ne part  
pas.

\*

Tu sais, ma douce,  
ce n'est pas le crack qui nous condamne  
à la misère et à la solitude.  
Ce n'est pas le crack.  
C'est la honte.  
C'est ce corps sur lequel  
on crache,  
ce visage troué par  
véroles et séismes,  
ces yeux brillants et  
rouges, mouillés,  
une lueur osseuse,  
ce son grinçant que  
fait la bouche  
quand elle s'étire.  
C'est la honte.  
Cet espoir-limace que l'on  
traîne sous nos ongles de  
pieds défoncés,

toutes ces nuits passées  
à faire chialer  
nos mères,  
trois-cent euros donnés par une soeur  
que l'on dépense,  
avalés par la rue,  
les regards ivres de pitié qui  
nous transpercent où que  
l'on aille,  
nos sexes que l'on offre  
en pâture parce  
qu'on n'a plus  
que ça dans  
les poches.  
Ce n'est pas le crack qui nous  
condamne à la misère  
et à la solitude,  
ma douce.  
C'est la honte.  
Mais même elle ne  
m'empêchera pas de te  
dire combien je t'ai  
aimée.

Je ne la laisserai pas

manger sur ta carcasse.



*douzième mouvement*



Peut-être qu'un instant,  
j'y ai cru,  
ma douce.  
Un instant,  
de longs jours passés à te contempler,  
tes lèvres qui cherchaient mon sein,  
les premiers éclats de ton regard,  
et quand tu hoquetais dans ton sommeil,  
je me disais qu'une vie était possible  
pour nous deux,  
loin de tout,  
loin de la merde que j'avais amassée sous la poitrine,  
loin de la boue qui purulait dans mes entrailles,  
loin du temps,  
loin des hommes.

Quand je t'ai rencontrée, ma douce, et que tes mains ont pris forme autour des  
miennes, et que ton premier cri a empli mon silence, j'ai eu l'espoir absurde que tu  
pourrais vivre, nouée à mes yeux,  
que je pourrais te regarder grandir et devenir une femme qui sait aimer,  
et que tu m'apprendrais alors,  
qu'enfin, on serait  
heureuses,  
ma douce.

Tu seras une femme qui sait aimer  
et tellement plus encore,  
je le sais,  
car je suis retournée  
sur la colline.  
Tu n'auras jamais  
plus  
à y mettre  
les pieds.

L'assistante sociale venait toutes les semaines pour s'assurer que je ne t'amenais  
pas vers la mort.

Elle savait que si je n'étais plus à l'hôtel social, c'est que la colline m'avait rappelée.

Ils m'ont dit t'avoir trouvée à quelques pas de ma tente, les yeux rouges à force  
d'avoir pleuré, à même le sol, un bébé de quelques mois, abandonné dans les déchets  
et les bouts de verre cassé, pendant que sa mère se shootait,

et ils me regardaient  
avec des yeux creux  
comme des gouffres  
pour que j'avoue  
la honte,  
l'étendue sans  
fond



de ma noirceur,  
pour que  
je tombe  
à genoux  
de n'être  
rien,  
pas même  
une mère,  
ce rôle  
naturel  
que toutes les femmes  
sont tenues d'accomplir  
jusqu'à se sacrifier elles-mêmes  
parce que  
c'est dans  
leur chair.

Si je t'ai amenée sur la colline, ma douce,  
c'est pour qu'ils viennent  
t'y chercher  
et qu'ils te donnent à une mère  
à qui tu n'aurais pas à apprendre à aimer  
  
mais ils n'ont pas  
compris, ma douce.

Ils me regardaient  
et l'écart entre leurs sourcils  
se creusait  
en rides de mépris,  
comme s'ils avaient  
attendu  
que ma peau se déchire et  
que la bête refasse surface,  
que l'instinct indigène se  
révèle dans un acte  
dont aucun être humain  
n'aurait été capable.

Et j'aurais pu leur dire, ma douce, qu'il fallait que je me fende  
pour que ta vie soit vie  
et que ma mort soit mort,  
mais que jamais  
je n'aurais pu me résoudre  
à t'abandonner  
tout à fait.

Je me rappelle notre petite chambre dans l'hôtel social, l'ombre, les pattes,  
l'araignée, la carcasse de mon père menaçant de franchir le passé pour maudire  
ta chair comme il avait maudit la mienne.

Je me rappelle notre course vers la colline comme un grand tunnel de nuit,  
l'appel de la faim, de la soif, du souffle.

Je t'ai gardée près de moi, tout contre mon coeur, à chaque pas,  
et quand il a fallu te poser là,  
te poser  
là,  
sur la saleté  
et les reliques puantes  
de la misère,  
j'ai pleuré  
avec toi.

Ils sont arrivés après.

Quelques heures, un après-midi peut-être.

Il y a eu les sirènes, d'abord, et j'ai couru pour venir te prendre. Le crack avait  
fait péter mes artères et je ne savais plus pourquoi tu étais là, à pleurer sur le sol,  
pourquoi ils venaient t'arracher à moi, je ne voulais pas te quitter, il fallait me  
fendre, ma douce.

Ils m'ont dit qu'ils te donneraient à l'adoption, à une mère qui saurait aimer,  
car j'étais trop fragile, défaillante, indigne.

Ma douce,  
qui sait ce qui nous attend

derrière la nuit

et ses lourdes

paupières ?

J'ai dû les implorer

pour t'écrire

cette lettre.

Qui sait quand ils te la donneront ?

Qui sait s'ils comprendront, un jour, que mon existence était condamnée mais qu'à toi, mille existences seront offertes ?

Tout cela importe si peu.

Un jour, tu leur demanderas qui est ta mère et tu sauras que dans ma chute, c'est ton envol que j'ai cherché.



*treizième mouvement*



Ma douce, si tu savais toutes les vies perdues pour que tu naisses.

Il faut que tu saches.

Je viens d'un pays où on porte l'amour sur la corne du regard,  
où les mots ont d'autres couleurs,  
où la liberté est un cri de grâce que l'on a arraché de force,  
à lanières de peaux battues sous les pieds des hommes blancs.

Je viens d'un pays où l'amour court à sa perte,  
où on le fête au pied de chaque jour  
comme si l'aube était un soir d'été,  
où nos chants précèdent les soleils noirs.

Je t'ai parlé des larmes mais il y avait, dans mon enfance,  
les claquements de talons de ma grand-mère, et ses rides,  
comme les racines de la main,  
tressant mes errances à la terre.

Je viens d'un pays où les histoires précèdent le temps arraché comme  
une courroie de cuir triste à la semelle qui chaussait ses légendes,  
un pays où les blancs planent encore comme une ombre,  
où la mort trace toujours ses sillons sur le visage des nouveau-nés,  
où les murmures sont fous,  
où l'on pense que franchir la mer est une heureuse manière de raturer l'histoire,  
prendre le colon à sa propre farce,



comme si nos parcours immaculés pouvaient parvenir à effacer la condamnation de  
notre sang.

Et aujourd'hui, ils admettraient que le bon sauvage fait un homme décent...

Mais que font-ils à ceux qui refusent de se tenir sages ? Dans les allées éclaircies,  
matraques en main, la haine aux dents ? Ce sont les mêmes qui nous coupaient  
les mains, il y a un siècle.

Et ils attendent, montre en main, l'arme braquée à la hanche, un seul pas  
de côté,  
un excès de vitesse,  
un vol à l'arrachée,  
un regard porté trop haut  
et ils nous plaquent  
contre  
terre,  
genoux sur la poitrine,  
le front suant,  
et ils attendent  
que l'on crève,  
ma douce.

Ils nous tuent, lentement,  
patiemment,  
un à un,

à toutes les frontières,  
dès que l'on passe  
le point de douane,  
dans toutes les villes,  
tous les quartiers  
où ils estiment  
que nous sommes  
trop nombreux  
pour pouvoir  
être contenus  
dans la blancheur.

Dès que nous brisons  
l'image, le portrait heureux du  
bon sauvage,  
cet indigène décent  
seulement parce qu'il porte  
le costume occidental  
et prie le dieu des blancs.

Ma douce, tu dois le savoir.

Ils auront beau t'offrir un toit, une éducation, des sourires affables et une carrière  
de cadre, il y aura toujours la haine tapie sous leurs visages,  
prête à bondir,  
à plaquer ta

gorge pour  
en étouffer  
le mal,  
ce mot qu'ils utilisent  
pour qualifier  
tout ce qui menace  
leur dite-humanité.

Il faut que tu le saches, ma douce.

Un jour, tu leur demanderas qui est ta mère, et dans cette lettre, tu liras  
tous les creux qu'ils n'ont pas su remplir,  
le lien noueux à ce pays par lequel tu es née mais dont tu n'as jamais touché la terre,  
les premiers tressaillements de la rage qui étouffe sous les prières des saintes  
et tous les noeuds que je n'ai pas su défaire  
parce qu'il n'y a que dans ta vie qu'ils seront en mesure de se démêler.

Ma douce, tu portes les mains-racines de ma grand-mère et tous les espoirs des  
vies qui t'ont précédée. Quand tu marches, c'est leur empreinte que tu laisses  
sur cette terre.

Ne l'oublie jamais.

\*

À ta naissance, tu étais plus belle  
qu'un feu-follet,

qu'une étoile filante,  
qu'une aurore boréale.  
Ma douce, tu as jailli  
au premier cri,  
peau contre peau,  
comme la lumière  
d'un phare  
appelant les naufragés.

Il y avait dans ton  
regard quelque chose  
d'immense,  
comme si tu m'avais attendue  
et que, déjà,  
tu me disais  
avoir le courage  
d'affronter le monde  
pour moi et  
pour toutes celles qu'il avait vaincues.  
et tout ce que je te demande,  
c'est vivre.  
Comment pourrais-je t'en demander plus ?

Si tu vis,  
nous aurons vengeance

dans chacun  
de tes pas.  
Nos souffrances  
trouveront  
leur but.  
Il n'y a que cela  
qui fera leur  
défaite.  
Ma douce,  
vivre !  
Vivre plus  
grande que  
soi-même !  
Vivre  
assoiffée,  
les océans pendus aux lèvres.  
Vivre jusqu'au  
dernier souffle,  
toujours volé quand ils clament ce monde,  
leur monde,  
mais vivre !  
C'est la seule chose qui se hurle  
encore sur la colline,  
entre fêlures de  
silence

et peaux dressées

par la

nausée.

Vivre.

Ne plus baisser la tête

comme des rats

et attendre que

soleil se

passe.

Plus battements

sur la carcasse

et veines bleues sur

le poignet.

Vivre !

Je te l'écrirai

mille fois

s'il faut cela pour que ton coeur

s'étire

et qu'à la vue de

l'horizon,

tu puisses dire que

l'infini était

de ton côté.



*quatorzième mouvement*





J'ai la gorge qui brûle, ma douce, j'ai tant attendu pour te dire ces mots qu'ils  
arrachent ma trachée. J'aimerais presque que l'encre sèche et qu'il ne me reste plus  
qu'à poser le stylo évidé sous la brûlure.

Je ne voulais pas  
pleurer.

Il n'y a que dans l'enfance que les larmes sont des portes.

Ici, elles nous creusent, grands trous de solitude.

Ma douce,

arriverai-je à quitter stylo et papier quand la seule chose qui me retient à toi  
se noue dans leur lien obscur ?

M'en voudras-tu à la dernière phrase, au dernier mot, de n'avoir pas su continuer  
à t'écrire ?

Il n'y a que sous tes yeux que mon coeur battait, ma douce.

Les veines crissent sur un lac gelé.

Je me demande quel son prendra ma voix quand tu ouvriras cette lettre.

Car tu leur demanderas qui est ta mère et ils te donneront ces lignes  
écrites par une main inconnue.

Il y a carcasses

sous mes

mots, ma

douce.

Quand tu me liras,  
évite leurs regards.  
Ne les laisse pas te prendre dans leur imaginaire bâtard.  
Pour eux, on n'est que  
chair  
qu'on recrache plus bas.

Ils anéantiront ma voix d'une glissade de l'oeil.  
Il suffira d'un rien,  
un battement de cil,  
et tout ce que je suis se réduira à  
tout ce qu'ils ne t'ont pas dit,  
ce qu'ils ne te diront jamais  
mais qui pourrit sous la poitrine,  
ce grand charnier de plusieurs siècles  
dont le monde porte le visage,  
toute cette haine  
dont les racines  
sont si  
profondes que  
l'on ne distingue  
plus  
le début  
ni la fin.

Il suffira d'un  
rien,  
un glissement  
de l'oeil,  
un battement  
de cil,  
et tu sauras  
qu'ils ne t'ont  
jamais  
considérée  
comme  
humaine,  
et ma lettre  
se perdra sous le poids  
d'un regard enchaînant au vide.

Ma douce, il n'y a que dans ta solitude que je puisse trouver une place.

Pardonne-moi  
car, par ces mots,  
je te condamne à n'être  
plus tout à fait  
la même.

Il y aura ma  
voix comme

un secret  
grondant sous  
les creux  
de ton crâne,  
dans chaque silence.

Par cette lettre,  
je me fais toi.  
Tu ne seras plus  
jamais la  
même.

Je vais te marquer jusqu'au sang  
et dans ma nuit tu pleureras.

Pardonne-moi, ma douce.

Je choisis de vivre en toi plutôt que de mourir  
en te laissant inengendrée.

Trop de filles ont déjà connu cette odieuse blessure.

Je te ramènerai à mon monde plutôt que de te laisser flotter dans des mondes  
qui ne sont pas les tiens.

Pardonne-moi

si je t'enferme sur une terre si petite.

J'ai essayé de me peindre à la lumière  
de ce qui a fait de moi une bête  
dans leurs yeux,

puis dans les miens.

Pardonne-moi.

J'aurais voulu accoucher de soleils pour que tu te saches plus grande que l'univers.

Pardonne-moi.

Entre mes cuisses,

il n'y a que poussière.

Après toi,

qu'y-a-t-il ?

Après t'avoir vue naître,

après t'avoir perdue,

que peut-il me rester à vivre ?



*quinzième mouvement*





Il a fallu si peu pour qu'ils t'enlèvent à moi.

Il a fallu les sirènes, les crissements des pneus de bagnole, les pas qui frappaient les ordures et laissaient sillons de regard-haine. Quelques mots balancés comme on tranche une tête. Je n'ai même pas su crier.

J'étais partie dans l'autre monde alors,

où rien ne compte plus,

où ta naissance n'est plus que dans mes rêves,

où vivre n'existe pas tout à fait

et les grandes plaies sur le coeur ne sont que des dessins absurdes laissés au crayon à papier.

Je n'ai même pas su crier.

Ils t'ont prise d'un geste lent et ferme,

et je me suis tue.

Je regardais mes doigts

comme une sorte de poème

auquel on aurait arraché

la langue.

Je ne sais plus ta peau,

seulement les traces d'une

chaleur confuse

que je doute

même d'avoir,

un jour, connue.

Ma douce, tu finiras par leur demander qui est ta mère.

Mais comment oserai-je alors te regarder dans les yeux ?

Mon langage s'arrête aux  
portes de ce que je suis.

Qui sait ce qui se cache par-delà la colline, ma douce.

Parfois, j'ai l'impression d'y avoir toujours vécu.

Parfois, je crois que le monde s'arrête au premier cri et j'aimerais que mon  
existence n'ait été que le fait d'une absurde comédie de marionnettes.

Si j'avais été heureuse, ma douce,

si j'avais su aimer,

qu'aurais-je pu t'écrire ?

Et si ton monde s'arrête où commence le mien, qu'aurai-je été sinon du verre,  
l'affreuse boue dont toi, tournesol, mangue, arc-en-ciel, tu as pu t'extirper ?

Ma douce, ma main tremble en t'écrivant

cette lettre, je voulais t'écrire

des mots puis

mille choses, des chaos

de monde

ont glissé de

ma tête.

Ils ont rongé la paroi  
de mes os  
et je n'avais  
plus le  
choix  
que de  
suivre la  
ligne noire  
qui  
traçait,  
et tourbillons  
chantaient sur  
la ligne,  
manquaient un  
point,  
bondissaient,  
et je ne savais  
plus  
qui, du stylo cassé  
ou de mes lèvres,  
vrillait à fleur  
de peau  
sur le papier.

Comme j'aurais aimé te connaître.

Juste un peu avant qu'ils ne t'arrachent pour toujours à moi.

C'est égoïste, je le sais

mais je suis mère

avant d'être juste,

je suis mère

avant d'être sans

toit,

je suis mère

avant d'être

addict au

crack,

avant même d'être une inconnue,

je suis ta mère,

ma douce.

Je suis ta mère.



*dernier mouvement*





Je le sens, l'instant, et ces murs blancs et sourds,  
comme à la dernière heure,  
ma douce.

Ils me dévisagent avec des regards grimaçants.

Ils m'avaient dit une heure.

Voilà l'éternité que je m'accouche sur tes lèvres.

Et chaque mot est si lourd  
que je m'essouffle,  
ma douce.

Chaque mot  
crève les  
frontières  
du monde,  
et même derrière  
l'horizon,  
je ne pourrai plus t'enlacer.

Ils m'avaient dit une heure  
mais comment amputer les mondes dont tu dois hériter ?

Il faut que tu te souviennes,

mes arrières-grands-mères, mes arrières-grands-pères,  
la chaîne de souffrance infinie dont je suis le dernier maillon,  
la grande machine coloniale qui a réduit les terres de nos ancêtres à des éponges de  
sang et le chant des espoirs creux qui poussent les nôtres à prendre la mer pour  
retrouver la misère et la haine sous un autre visage.

Il faut que tu te souviennes, la grande machinerie capitaliste qui a fomenté  
la révolution industrielle et broie les rêves et esclavagise les êtres pour  
les recracher tas de larmes  
et brisures  
d'os un  
peu plus  
bas.

Ma douce,  
ils m'avaient dit une heure  
mais je ne t'ai pas dit encore ma jeunesse,  
mon arrivée dans le 18e, à Paris, mon long cheminement fait de plaies et de mains  
barbelées qui caillaient la poitrine  
jusqu'à la colline.

Ma douce, je ne t'ai rien dit.  
Rien dit de tout ce que j'ai appris à coups d'errance et d'yeux grands ouverts.  
Tu sais,  
avant le crack,

il y avait les bancs des bibliothèques,  
la fougue,  
les manifs,  
mes grandes amours,  
les chants révolutionnaires,  
l'espoir rongé,  
toutes mes nuits.

Pour tout te dire, je ne sais plus quand la lumière s'est enfuie.  
Quel a été l'instant-sommet  
de la chute,  
la rupture...

Je crois que toute ma vie a été cercles mordus  
d'instant-sommet.  
J'y pense  
et j'ai l'impression  
que cet instant,  
cet instant précis  
est le premier  
point du  
cercle.

À l'instant où j'achèverai cette longue ligne,  
j'irai rejoindre

le vide,  
comme enivrée par son  
odeur,  
puis la vie reprendra  
le dessus.

L'ignominieuse  
vie.

On a beau dire,  
c'est la seule chose pour laquelle on serait prêt à tout faire,  
notre vie,  
parce qu'on sait toujours,  
dans un coin reptilien du crâne,  
un coin fossile,  
qu'elle est notre seul possible  
pour échapper  
au néant.

C'est en cela, peut-être, que tu comptes plus que tout ce que je t'ai écrit.



*post-scriptum*



M'en voudras-tu ?

Dis ?

J'ai tant écrit  
que le langage  
s'évide.

J'ai tant écrit.  
Quelques heures, seulement, sont passées.

Ils m'ont dit que si je devais t'écrire une lettre, il fallait le faire ici,  
maintenant,  
tout de suite.

Je t'aime, ma douce.

Je t'aime sans savoir aimer,  
des plaies rougeoyantes crevant les lèvres,  
les yeux brûlés par trop de soleils,  
mais je t'aime  
comme jamais  
quelqu'un  
d'autre  
n'a aimé.



Je t'aime,  
geyser,  
cataclysme,  
crevasse courant  
sur des lambeaux de  
terre brûlée.

Je t'aime.